

« Deux pays, une vie »
Entretien avec Sofia Bobowicz, éditrice et traductrice

Agnieszka Hennel-Brzozowska
Université Pédagogique de Cracovie

Synergies Pologne n° spécial - 2011 pp. 145-150

« Traduire et éditer, une expérience franco-polonaise », tel a été le thème proposé par Sofia Bobowicz pour son « auto-présentation » aux amis du Club des Lecteurs de Cracovie, société des expatriés français, en novembre 2008.

Sofia, une ex-parisienne chic qui ne répond pas à la question quand on lui demande son âge et qui vient de prendre sa retraite après avoir dirigé, pendant de longues années, la collection « Pavillons de l'Est » pour l'éditeur français Robert Laffont. Sofia a traduit en français les œuvres du célèbre docteur Janusz Korczak, celles du Prix Nobel de littérature Czesław Miłosz et du pape Jean-Paul II, du fameux dramaturge du XXe siècle Sławomir Mrożek, mais aussi la prose polonaise la plus récente avec Dorota Masłowska... Sofia, enseignante de l'atelier de traduction littéraire à l'Université Jagellone, est aussi la mère et la grand-mère d'une famille française résidant en France.

Sofia - Zofia, appelée Zosia par ses amis intimes, est depuis 2008 ma voisine du quartier Bronowice de Cracovie et nous partageons de longues conversations et de nombreuses promenades à vélo...

A.H.B. : Zosia, en juin 2008, tu m'avais « positivement choquée » par ton projet *Life style change!* Dans le langage des sciences de l'émigration, on parle de ce phénomène croissant de la migration des personnes d'un âge, disons, bien mûr, qui décident, au moment de la retraite, de changer de pays - par exemple des Allemands ou des Scandinaves qui choisissent de vendre leur maison au nord de l'Europe et d'en acheter une au bord de la Méditerranée, des Américains préfèrent la Floride, ou des immigrés africains de pays pauvres, qui, après une vie difficile de *gastarbeiter*, dans un contexte culturel qui leur est resté étranger, retournent dans leur pays natal. Tous partagent la même motivation : se reposer, enfin. Toi, ta motivation a été tout à fait différente ; c'est encore une fois pour travailler en réalisant tes passions que tu es venue - plutôt que revenue d'ailleurs - en Pologne, après presque cinquante années passées à Paris, venue pour diriger cet atelier de traduction à la Jagellone, organiser également une soirée poétique consacrée à Jacques Prévert et Tadeusz Dąbrowski, deux poètes dont les œuvres ont été interprétées tour à tour en français et en polonais par les élèves du lycée bilingue XVII, toi qui es d'ailleurs parfaitement bilingue en français/polonais. Tu as donc émigré pour la deuxième fois de ta vie afin de poursuivre tes activités et de « changer » en même temps. Parle-moi, s'il te plaît, de ta première émigration en France, peut-être cela permettra-t-il de mieux nous comprendre ...

Zofia Bobowicz : Personne ne choisit l'endroit ni le moment de sa venue au monde qui fixent, qu'on le veuille ou non, les grandes lignes du destin de chacun. Etre née, comme moi, à la veille de la Seconde Guerre mondiale en Pologne, peut difficilement passer pour une faveur du ciel. Petite fille, il m'est arrivé de crier « Dieu, sors immédiatement du ciel ! » quand Varsovie s'écroulait sous les bombes des envahisseurs allemands. Puis j'ai vu des soldats russes arriver en libérateurs. C'étaient des gars gentils dans mes souvenirs d'enfant. J'étais trop jeune pour comprendre la terrible réalité de l'après-guerre qui condamnait la Pologne au rôle de vassal de l'empire soviétique. Mes premières années de scolarité correspondent à la période du stalinisme pur et dur. Je ne me rendais pas compte à quel point nous, les écoliers polonais, étions coupés du monde qui existait quelque part au loin, derrière ce rideau de fer censé nous protéger de la « pourriture occidentale ». J'ai obtenu mon bac à la veille de « L'Octobre polonais » quand, suite aux émeutes ouvrières de 1956, le XXe Congrès du Parti rappela à sa direction Władysław Gomułka, partisan d'une voie polonaise vers le socialisme. Je me suis présentée au concours d'entrée à l'Ecole de Journalisme de Varsovie. Seule faculté à l'époque ouvrant un tout petit peu sur le monde occidental, donc très convoitée et élitiste, elle n'était pas facile d'accès aux étudiants non inscrits à l'Union des Jeunesses Communistes. Or tel était mon cas. Quant à mes parents, ils pouvaient difficilement passer pour des privilégiés du système. Mon père, directeur d'une usine de machines outils allemande avant-guerre, arrêté par la Gestapo au début du conflit pour son appartenance à un réseau de résistance, avait lutté jusqu'à la libération dans les rangs de l'Armée polonaise de l'Intérieur. N'ayant jamais adhéré au Parti Ouvrier Polonais, il connut la prison communiste dans les premières années d'après-guerre et dut renoncer à vouloir se mêler du destin de l'industrie polonaise en se retirant dans l'enseignement comme professeur à l'Ecole Polytechnique de Lodz. Malgré ces origines sociales douteuses, j'ai été admise au concours sur la foi du diplôme d'excellence obtenu au bac. Les examens écrits passés avec succès me dispensant de l'oral, je me suis retrouvée à l'automne 1956 sur les bancs de cette école jusqu'ici considérée comme pépinière de futurs serviteurs loyaux du régime. Le « dégel » polonais venait visiblement de commencer.

Lors de ma première année de Fac, un groupe d'étudiants de Sciences Po de Paris fit un voyage à Varsovie à la faveur de l'ouverture partielle des frontières. Je connaissais déjà assez bien le français, acquis principalement en leçons privées auprès d'une protégée de ma mère, une vieille aristocrate polonaise mise sur la paille par les nouveaux maîtres du pays. Elle vivait à Lodz en donnant des cours de langues, mais gardait tout son panache et, chose étonnante, vu l'époque, elle parvenait à maintenir des contacts étroits avec ses nombreux cousins dispersés dans le monde au moyen d'une imposante correspondance échangée en français, anglais ou allemand. Pour fantaisiste qu'il fût, son enseignement s'avéra néanmoins d'une belle efficacité. J'ai pu le constater en devenant le guide informel de ces jeunes Français, ravis, tout comme leur tuteur, secrétaire de Sciences Po, d'échapper ainsi, ne serait-ce que partiellement, à leurs chaperons officiels. D'excursion en excursion, d'un déjeuner à l'autre, nous avons fini par sympathiser et, au moment des adieux, nous nous sommes promis de nous écrire pour entretenir ce premier contact, précieux en ces années où les échanges Est-Ouest étaient quasiment inexistantes. Un des étudiants, Jean-Philippe, deviendra mon correspondant privilégié. J'aurai bientôt droit à un cadeau : *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier que Jean-Philippe me recommandait comme lecture d'initiation à l'âme française. Je l'ai lu avec émotion quoique non sans quelques difficultés. C'était le premier livre français que j'ai pu lire d'un bout à l'autre dans le texte original. D'autres surprises m'attendaient. Quelques mois plus tard, à mon

grand étonnement, je recevais du Centre d'études juridiques de Nice une invitation en bonne et due forme pour participer à une conférence qui devait avoir lieu en juillet 1957. Une bourse était adossée à cette invitation qu'accompagnait une autre, toute privée celle-ci : Jean-Philippe me proposait au nom de sa famille de me faire découvrir Paris dès la fin août 1957. Un rêve allait devenir réalité.

AHB : Tu soulignes souvent, dans nos conversations ainsi que dans tes mémoires encore non publiés - que tu m'avais gentiment confiés pour cette interview et que je cite souvent ici - que la culture et la langue française ont été toujours pour toi d'une valeur inestimable. Je vois ici le rôle prépondérant de cette vieille aristocrate, l'amie de ta mère à Lodz, personnalité exceptionnelle qui a dû t'influencer et probablement remplir en toi un certain vide émotionnel. Celle à qui tu dois la maîtrise, étonnante à l'époque, de ta deuxième langue, qui deviendra, bientôt, ta première langue : le français. Mais n'as-tu jamais regretté en décidant de rester en France de quitter tes parents, tes amis polonais, ta patrie ? N'as-tu pas souffert, as-tu expérimenté ce fameux choc culturel, n'as-tu éprouvé aucun problème d'adaptation à un pays étranger ?

Zofia Bobowicz : Non, j'ai tout quitté sans aucun problème et je me suis sentie en France très heureuse dès le début, sans la moindre difficulté ! Paris m'attirait avec une force immense ! Tout me plaisait, tout me fascinait : l'art, les musées, les rencontres avec des gens cultivés, des artistes, des personnalités hors du commun. Je me suis retrouvée, dès mon arrivée, dans ce milieu grâce aux lettres de recommandation de certains amis et parents polonais, grâce aussi aux liens entretenus par l'élite polonaise ayant survécu à la guerre et au Rideau de fer. Je voulais tout voir, tout entendre, tout goûter ; entre autres, la liberté des mœurs et des comportements érotiques dans ce milieu d'artistes, très différente de celle de la Pologne, me fascinait, je dois préciser plutôt comme observatrice (Zofia sourit). Et puis, il faut le dire, les liens émotionnels dans ma famille n'étaient pas si forts, chacun vivait un peu dans son propre monde. On avait tous beaucoup de liberté. Je ne me souviens pas d'avoir regretté mon départ.

Une de ces personnes auxquelles je dois ma rapide et très bonne adaptation en France vivait à Nice. Zofia Dettloff, fille d'un architecte auquel les Niçois doivent plusieurs de leurs plus beaux monuments municipaux, avait une tante née en France mais qui gardait des contacts étroits avec les membres de sa famille restés en Pologne. J'ai trouvé en sa personne une protectrice généreuse et avisée. Comme je n'avais pu emporter de Pologne que quelques dollars, la vente de devises étant alors sévèrement réglementée à l'Est, et qu'il me fallait attendre la fin de l'été pour rejoindre Paris où m'attendait Jean-Philippe et sa famille, j'acceptai avec joie une place de serveuse que l'énergique Zofia Dettloff m'avait dégotée dans un hôtel de Juan-les-Pins. Ce n'était pas un travail très dur, mais la Côte d'Azur, côté cuisine manquait singulièrement de charme à mes yeux, et même aujourd'hui, alors que ce souvenir est déjà si loin, j'ai du mal à trouver de l'attrait à ce littoral ensoleillé dont rêvent tant de citoyens du Nord de l'Europe. Heureusement, Paris allait largement compenser ces quelques déboires qui accompagnèrent mes premiers pas sur le sol de France. (sourire)

AHB : Entre 1957 et 2007 - pardon, mais ce calcul me vient inévitablement - 50 ans de ta vie se sont écoulés : ton mariage d'amour à vingt ans (dont tu ne veux rien révéler et je respecte ton choix), ta maternité (aujourd'hui tu es aussi grand-mère de jeunes Français qui te rendent visite dans ton appartement de Cracovie à Noël et avec lesquels

tu passes les vacances d'été en France), tes études de littérature à la Sorbonne, et tes longues années de travail d'éditrice à Paris, principalement chez Laffont, éditrice de la littérature d'Europe Centrale et d'Europe de l'Est. Tout au long de ta carrière, ton travail de traductrice en français de grands écrivains polonais du XXe siècle, comme Czeslaw Milosz - Prix Nobel 1980 - Slawomir Mrozek, Janusz Korczak, mais aussi du XXIe siècle, comme la « contemporainissime » Dorota Maslowska...

En 2008, par ta traduction de la pièce de théâtre de Anrzej Stasiuk « Noc » (nuit) que tu choisis de traduire par « Les barbares sont arrivés », tu participes au projet « Novembre en Europe à l'Odéon », dans le cadre de la présidence française du Conseil de l'Union Européenne: 27 pièces du théâtre contemporain des 27 pays de l'U.E. sont traduites et présentées à l'Odéon. « Le barbare » - serait-ce ta projection, ta vision de l'immigré, d'après « Les Immigrés » de Slawomir Mrozek, grand écrivain polonais du XXe siècle que tu traduais aussi ?

Zofia Bobowicz : J'ai lu Stasiuk et cette pièce m'a énormément plu! Stasiuk, dans cette tragi-farce, joue avec des clichés et des stéréotypes qui circulent toujours entre cette Europe de l'Ouest, persuadée d'être supérieure, représentée ici par un riche bijoutier allemand (Zofia rit) - et l'Europe de l'Est symbolisée par les immigrés polonais, voleurs qui écrasent la vitrine de sa boutique à l'aide d'une voiture volée! Le bijoutier tire et tue, puis les âmes des morts se parlent, commentées par une sorte de choral grec. On se moque ici des préjugés, de toutes ces opinions négatives sur les immigrés, on regarde à vol d'oiseau le XXe siècle avec toutes ses guerres. Une farce, mais aussi une œuvre philosophique, métaphysique même, Stasiuk l'a écrite pour un festival à Düsseldorf - nommée justement « Les barbares sont arrivés », et j'ai emprunté ce titre pour sa pièce. Selon moi, ce texte est génial, je l'ai donc traduit, je l'ai envoyé aux différents théâtres, aux artistes qui étaient mes amis. Et le voilà à l'Odéon !

AHB: Une de tes nombreuses démarches de promotion de la littérature est-européenne, qui t'occupait pendant les années de ta carrière parisienne et de la littérature francophone ici, en cette Europe de l'Est, où tu étais donc, récemment, conseillère aux Editions Noir sur Blanc de Varsovie et Wydawnictwo Literackie de Cracovie, qui en publient beaucoup. Mais revenons encore à cette pièce de Stasiuk, inspirée par les phénomènes de l'émigration et du choc culturel contemporain, cette pièce qui fait penser à une autre, celle de Mrozek « Les Immigrés », Mrozek dont tu as aussi été traductrice - peut-être la trouves-tu géniale grâce à ce que l'on trouve dans ta propre vie ?

Zofia Bobowicz : Le thème est toujours l'éternelle incompréhension due au manque de communication, au manque de vrais contacts humains entre personnes de différentes cultures. Cela me tient à cœur depuis toujours : je crois que tous les malentendus découlent de l'ignorance.

Il m'a été donné de diriger, entre 1980 et 2003, le « Domaine de l'Est » aux éditions Robert Laffont. Cette série consacrée aux littératures du centre et de l'est de l'Europe fut, dès le départ, selon le souhait de Robert Laffont lui-même, incorporée à l'intérieur de sa prestigieuse collection de littérature étrangère, « Pavillons », qu'il créa en 1945 afin d'ouvrir le monde du livre hexagonal, longtemps replié sur lui-même, sur des romans venus d'ailleurs. Dès 1981, avec la publication des œuvres du Polonais Tadeusz Konwicki et du Tchèque Bohumil Hrabal, « Domaine de l'Est » prenait les dimensions

d'une collection dans la collection. « Une planète presque inconnue se découvre », pouvait-on lire alors dans la presse, intéressée et intriguée par ces œuvres nées derrière le rideau de fer, souvent interdites de publication dans leur pays.

Jouer le rôle de « défricheuse » était tout à fait passionnant, d'autant que les premières livraisons de « Pavillon Est » rencontraient un écho médiatique favorable, voire enthousiaste. Mais ce succès critique n'allait pas de pair avec le succès public. Tirés au début à quatre ou cinq mille exemplaires, les romans polonais, tchèques, hongrois ou russes avaient du mal à franchir ce seuil en librairie, alors que ceux en provenance de pays anglo-saxons ou sud-américains atteignaient sans problème les résultats de vente dix fois meilleurs.

J'ai donné à mes mémoires d'éditrice, qui seront bientôt publiés en France, le titre « Le Polak n'est pas vendeur », car cette lutte pour la connaissance mutuelle n'est pas finie. Les vingt-quatre années que j'ai passées aux éditions Robert Laffont à lutter pour imposer en France quelques-uns des auteurs majeurs de cette « Autre Europe » longtemps coupée du monde occidental ont été finalement une sorte de laboratoire permettant de tester la réception des littératures de l'ex-bloc soviétique dans l'aire de la francophonie. Ce fut finalement une expérience riche d'enseignements qui pourraient s'avérer utiles à tous ceux qui s'interrogent sur la place du livre à notre époque, celle de la mondialisation entraînant une interdépendance croissante des pays, y compris dans le domaine des échanges culturels. A ce propos, il est intéressant d'observer que sur le marché du livre polonais les traductions du français viennent en troisième position après celles de l'anglais, largement dominant, et de l'allemand, devançant dans ce palmarès l'Italie et l'Espagne, pourtant culturellement très actives en Pologne. Cette tendance en faveur du livre français se confirme d'année en année par le nombre toujours croissant de traductions où le roman et le livre de jeunesse occupent plus d'un tiers des titres publiés, ce qui peut étonner quand on sait que l'apprentissage du français y est en recul constant, tout comme dans d'autres pays de cette partie de l'Europe. C'est dire l'importance de la littérature comme moyen d'interpénétration culturelle.

AHB: J'ai fait la connaissance de Sofia-la-Parisienne en 1999, à l'Université Lille III, pendant un colloque international consacré à Janusz Korczak. Korczak que tu as donné, par tes traductions, au monde francophone. Et puis en juin 2008, pendant un autre colloque à Cracovie, je te retrouve au cocktail chez le Consul français et tu me dis que tu es maintenant ma voisine! Tu as vendu ton appartement parisien, tu en as acheté un joli dans notre quartier, tu l'as soigneusement décoré de tableaux d'artistes parisiens, comme Lebenstein, tu y as installé ton beau piano. Mais on voit bien, par l'aspect « neuf » de tes salons, que tu t'es débarrassée d'une multitude de livres, gravures, meubles et bibelots. Fascinante motivation et surprenante capacité de recommencer à nouveau, « grand talent d'émigrer » ! Je dirais que tu es une artiste de l'émigration. Ta position interculturelle, tant par ta vie privée que professionnelle, semble te donner une certaine légèreté, une facilité de mouvement et un sens profond de l'observation, le don de perception de « la différence qui fait la différence », selon les mots de Watzlawick. Mais je veux savoir quand même, toi, la « double-immigrée », où en es-tu quant à ce qu'on essaye d'appeler « l'identité », « l'appartenance culturelle », « le sentiment d'être chez soi » ?

Zofia Bobowicz : Tu vois, je viens de déjeuner et il est 13 heures 15 ! Je n'ai pas changé, depuis trois ans en Pologne, mes habitudes alimentaires à la française. Je suis flexible, mais il y a des limites (sourire). Sérieusement: je parle parfaitement les deux langues, je sais travailler et me débrouiller dans les deux pays, j'ai des parents et des amis ici et là, mais - appartenir (Zofia est passée au polonais) « Ja już do żadnego kraju nie należę, nie ma swojskości nigdzie (silence). We Francji jednak więcej ». (« Je n'appartiens plus à aucun pays, il n'y plus de «chez soi» » - trad.AHB). En France, quand même un peu plus. Car la France m'a révélé à moi-même. M'a donné ce qui m'a manqué en Pologne. Et puis cette arrivée à Cracovie il y a trois ans... Parce que c'est toujours le même motif, si tu veux, moi je veux bien toujours être utile à quelque chose, avoir le sentiment que ma vie sert à quelque chose. Ma vie n'a jamais été la recherche de confort, avoir une vie agréable, avoir de l'argent, même pas faire une carrière, car ce n'est pas avec l'Europe Centrale qu'on pouvait faire carrière dans l'édition! Le titre de mes mémoires est provocateur (sourire). Donc je voulais évidemment faire quelque chose après la fin de cette série dans l'édition en 2004, je voulais avoir encore une mission, peut-être est-ce un grand mot, mais c'est une mission! Je me suis dit que peut-être je serais plus utile en Pologne. Et c'est comme ça que j'ai pris la décision, et me voilà ici (sourire).

AHB : Merci, chère amie!